

Jean-Michel Pottier

Université de Reims Champagne-Ardenne

Révolte, révolution, évolution. Notes sur les romans sociaux de Rosny aîné

Thème ou motif, la révolte s'appréhende de manière globale, mieux encore sur une longue durée. Genèses, mouvements, processus ouvrent sur un monde d'explications et d'interprétations. Quel peut être alors l'intérêt d'analyser ces mêmes organisations dans un genre ou chez un auteur ? S'il mérite d'être tenté, l'exercice n'en demeure pas moins ardu dans la mesure où il doit s'accompagner d'une série de précautions. L'ambition synthétique répugne à l'analyse de détail. Pourtant, dans le détail, repérer puis expliciter les facettes de la révolte, de la mise en récit romanesque à la construction d'un discours, présent dans les nombreuses préfaces qui ouvrent les romans, révèle bien des intérêts.

Il faudra d'abord s'entourer de prudence et progresser par étapes. La première est de délimiter le champ d'analyse. À cheval sur la fin du XIX^e siècle et sur le début du XX^e siècle, Rosny aîné (1856-1940)¹ présente le double intérêt d'être à la fois souvent bien inconnu des critiques et des études académiques, mais amplement reconnu de son temps au moment de la publication de *La Guerre du feu* en 1909 et de la présidence de l'Académie Goncourt de 1925 à 1940.

Il sera utile également, au sein d'une œuvre multiple et composite, de délimiter un corpus et de permettre à la fois un regard surplombant et des analyses de détail. Cela sera rendu possible par une évocation des contextes littéraires, historiques

■ Jean-Michel Pottier – maître de conférences en langue et littérature françaises (en retraite), chercheur au sein du groupe Zola (CNRS-ITEM). Adresse de correspondance : 2 rue Jules Ferrouille – 10120 Saint André-les-Vergers, France ; e-mail : jmpottier10@gmail.com

ORCID iD : <https://orcid.org/0009-0000-2713-543X>

1. Sous le nom de J.-H. Rosny, deux écrivains ont collaboré durant plus de vingt ans. Séparés après 1908, J.-H. Rosny aîné et J.-H. Rosny jeune ont tenté une répartition de leur œuvre en 1935. J'ai conservé les noms de J.-H. Rosny et J.-H. Rosny aîné tels qu'ils apparaissent dans les éditions des œuvres dont il sera question ici.

et politiques qui conditionnent grandement l'entrée dans la description de scènes ou l'évocation du sentiment de révolte dans quelques-uns des romans et certaines préfaces des débuts.

Posons d'entrée quelques jalons qui permettront de délimiter un champ opératoire. L'œuvre de Rosny aîné est dominée d'un côté par sa participation au Manifeste des Cinq en 1887 mais aussi par la création d'une vaste bibliothèque romanesque aux directions multiples et diverses. L'entrée dans la vie littéraire de Rosny aîné est marquée par un événement bruyant tout autant que malheureux. Frustré d'une aide ou, à tout le moins d'une reconnaissance qu'il sollicitait auprès de Zola, Rosny aîné s'embarque dans une aventure qui fait long feu : au beau milieu de l'été de 1887 paraît un texte d'attaque contre Zola, connu sous le nom de Manifeste des Cinq. Paul Bonnetain, Gustave Guiches, Lucien Descaves et Paul Margueritte se joignent à lui dans un écrit assassin et reçoivent en retour mépris, moqueries et malédictions. Ce mouvement, parfois présenté comme une « protestation » plus qu'un manifeste, posera Rosny aîné comme un irréductible pourfendeur de ce qu'il considère comme une production beaucoup trop abondante et, selon lui, de qualité souvent médiocre². Cette entrée fracassante mais désastreuse dans la vie littéraire convaincra Rosny aîné de publier sans relâche et sans cesse durant une longue carrière qui le mènera jusqu'en 1940. Les choix romanesques sont variés : romans de la Préhistoire, romans d'anticipation, romans d'aventures, mais aussi romans sociaux qui, tous, vont décrire l'impressionnante force des instincts et la non moins surprenante réaction humaine. Une part des romans sociaux de Rosny aîné (qu'il partage en partie avec son frère Rosny jeune) s'attache, derrière des intrigues parfois variables en intérêt, à analyser souvent avec soin et pertinence les débats sociaux et politiques de l'époque. Pour ma part, je retiendrai principalement trois romans : *Le Bilatéral, mœurs révolutionnaires* en 1887, *Les Âmes perdues* en 1899, *La Vague rouge, roman de mœurs syndicalistes* en 1910. Couvrant presque un quart de siècle, ces trois romans peuvent être rapprochés du fait de leur arrière-plan politique et du traitement qu'ils font du motif de la révolte. Ils constitueront ainsi le centre de gravité de cette étude.

Une étude des manifestations de la révolte comme motif récurrent chez un romancier tel que Rosny aîné appelle quelques remarques de contexte. En limitant ces brefs éléments au cas particulier qui concerne ce propos, il paraît nécessaire de rappeler, à la suite de Madeleine Rebérioux³, que la montée générale du socialisme à la fin du siècle s'accompagne de crises (1883-1885 jusqu'en 1899, puis à nouveau en 1907) : ouvriers et chômeurs, les « sans-espairs » considèrent en effet que la révolution sociale devient une espérance fondamentale. Jusqu'en 1889, de nouvelles théories naissent et s'épanouissent. Elles sont assez vite suivies d'un réveil ouvrier qui

2. En 1891, dans son roman à clés, *Le Termite*, Rosny aîné évoquera ainsi la « Protestation des Sept » en se moquant bien évidemment de sa propre attitude qu'il mettra toutefois longtemps à renier bien après la mort de Zola.

3. Voir « Le Socialisme français de 1871 à 1914 », dans J. Droz (dir.), *Histoire générale du socialisme*, Presses universitaires de France, 1983.

aboutit en 1893 à une entrée du socialisme à l'Assemblée nationale. Si la Commune, souvent présente dans les textes de cette époque, s'éloigne comme événement et s'impose comme souvenir, la pénétration du marxisme relu par Jules Guesde et Paul Brousse, le mouvement de la classe ouvrière après les tragédies d'Anzin en 1884 et Decazeville en 1886, l'apparition du collectivisme au moment de la constitution de la II^e Internationale en 1889 et la multiplication des différents courants socialistes (guesdistes, blanquistes, possibilistes) animent les débats. C'est aussi à cette époque que les anarchistes, prônant la rupture et la propagande par le fait, se lancent dans une vaste déstabilisation sociale au travers d'attentats souvent meurtriers. Rosny aîné a introduit dans nombre de ses romans, ceux dont il est question ici, principalement dans son roman *Marc Fane* (1888), la question du socialisme naissant et les débats qui déchirent la gauche à cette époque. Au travers de l'évolution du télégraphiste Marc, J.-H. Rosny met ainsi en débat deux tendances du socialisme français : celle de Dignes (masque romanesque de Jules Guesde) et celle de Garouille, (masque romanesque de Paul Brousse).

Dans ce contexte, dont on voit bien qu'il dépasse le simple moment biographique de la révolte contre Zola, J.-H. Rosny trace un véritable parcours de la révolte. Dans le commencement d'une œuvre dont on a vu qu'elle était particulièrement multiple, son mouvement même reflète l'esquisse d'une théorie de la révolte. Pour qu'une révolte se manifeste, dit en substance Rosny, il faut une situation propre à engendrer une réaction. Dans les premiers textes de l'écrivain, rédigés en collaboration avec son frère, tout commence au contraire par la notion de sacrifice. C'est le cas du personnage de Séraphine dans la nouvelle « L'Immolation ». La jeune fille, « aux pâles yeux de septentrion » et à la « figure de grâce dormante » (Rosny, 1886, p. 23), violée et mise enceinte par son père subit plus qu'elle ne résiste : elle accomplit un sacrifice personnel dont le coupable ne relève même pas l'existence. Elle apparaît comme l'exemple même de la figure de la sacrifiée : « Les bras tombants, avec la pesanteur du repos dominical, elle était une figure de résignation, non sans quelque grâce, grâce un peu longue, un peu herbivore, rendue plus fruste par la jupe trop courte, étriquée, les sabots roux. » (Rosny, 1886, p. 37)

Il en va de même pour le personnage de Daniel Valgrave dans le roman éponyme. Malade et exténué, Valgrave parvient aux portes de la mort. Dans l'acceptation totale de cette situation, il n'éprouve ni révolte, ni rancœur. Son unique action étonne ; elle consiste à surprendre par une décision inattendue : « Il s'exalta dans l'idée de l'immolation, il souffrit en holocauste au bonheur de ceux qui devaient vivre. » (Rosny, 1891, p. 118)

Dans ce roman qui peut sembler bien abstrait (la parenté avec *La Mort d'Ivan Illitch* de Tolstoï est évidente), la position de Daniel évolue néanmoins. La lutte reste intérieure et s'effectue contre lui-même, contre sa personnalité encore trop ancrée dans la vie. Éloignée de toute préoccupation religieuse, une forme de rédemption s'impose :

Et à mesure que Daniel se faisait plus juste et plus tolérant, une vanité de sacrifice, une coquetterie de mansuétude s'élargissait comme une fleur de cactus dans la nuit sacrée.

À la fatalité des bassesses succédait la fatalité des altitudes. Il se sentait de nouveau dans la ligne des natures supérieures, pour lesquelles l'acte altruiste est aussi profondément ancré dans les fibres que l'acte égoïste pour d'autres. (Rosny, 1891, p. 160)

La fin du roman correspond à ce moment d'acceptation de la mort contre laquelle la révolte ne peut rien. C'est à partir de ce moment qu'une autre forme de réflexion se met en place chez J.-H. Rosny : celle d'une révolte au sein de l'ordre social.

Si la révolte intérieure, incarnée par le personnage de Daniel Valgraive, caractérise un moment de l'œuvre de J.-H. Rosny, plutôt situé dans les débuts, le motif prend une toute autre dimension dans les romans sociaux de l'écrivain. L'objet même de la révolte change puisqu'il s'agit désormais d'une révolte contre l'ordre social, contre l'injustice.

C'est au travers de la mise en place d'un système complexe de personnages que s'effectue la mise en forme du propos de l'écrivain. Cette organisation en effet, met souvent en scène quatre types de personnages. L'un, porteur du message de l'anarchie, s'oppose à un personnage modéré, plus nuancé. Dans *Le Bilatéral*, le cas de Lesclide, à « l'orgueil ensanglanté » (Rosny, 1887, p. 29) est emblématique. Tenant d'une position radicale, il est toujours perçu dans un mouvement puissant et étourdissant : « Tout un ouragan tremblait sur l'âme du partisan d'une société sans lois, sans gouvernement, sans limites à la liberté humaine. » (Rosny, 1887, p. 15)

Lesclide refuse toute idée de gouvernement, tout parlementarisme et prône le culte de l'énergie la plus déterminée. Il est confronté au vieux Ravière, militant convaincu mais assagi, toujours en quête de justice et de mesure. Pour lui, la bataille qui se mène contre le pouvoir doit être adossée au Droit. Non pas le droit naturel, cher à son interlocuteur Lesclide, mais le droit qu'on pressent et qui constitue l'agent principal du changement. Sans Droit, pas de Justice : « Non, non, le Droit ne se prouve pas, mais il est aussi clair que le soleil ! C'est lui qui a fait la grande révolution, c'est lui qui a fait combattre cent mille hommes pour la Commune... » (Rosny, p. 29)

Dans le système des personnages se manifeste un autre type : le témoin issu de l'Histoire. Dans ce roman de « mœurs révolutionnaires », qui comporte quelques clés intéressantes, apparaît un autre personnage tout aussi passionnant : il s'agit de Louis Mizel. Double masculin à peine déguisé de Louise Michel, le révolutionnaire, revenu du bagne, intervient lors de la préparation de la commémoration de la Semaine sanglante du 21 au 28 mai 1871. La salle de la Muette, près des fortifications, est bondée. Mizel est le « gros appât » de la soirée. Les groupes – Anarchistes, Possibilistes, Guesdistes, Blanquistes – se retirent devant la force intérieure et le rayonnement du personnage de Mizel. Le portrait qui en est fait laisse tout d'abord les militants perplexes ; peu à peu, cependant, l'orateur s'anime quand il aborde l'œuvre de la Commune dont les accents ne détonnent pas encore aujourd'hui :

Qu'était-elle cette Commune qui s'était levée si redoutable, cette Commune dont le nom faisait encore trembler toute la meute ? Quel était son crime si grand, irrémédiable ? Son crime ? C'est d'avoir montré à tout ce monde de gouvernants patentés, à tous ces

jurisconsultes élevés dans les écoles, à tous les personnages soi-disant considérables ou compétents, de leur avoir montré que point n'est besoin d'être de la caste pour organiser un système social... de leur avoir montré que des hommes choisis dans le Peuple, parmi les déshérités, étaient capables, en se basant simplement sur la Justice, de faire une œuvre sociale splendide et longue. (Rosny, 1887, p. 244)

Les pages se multiplient qui chantent les louanges de la Commune :

Elle avait voulu, la Commune, la fin du prodigieux servage, l'évanouissement du capital dévoreur, la mort définitive de la monstrueuse exploitation des [sic] milliers de ventres par les insolentes minorités, la revanche de tous les pauvres petits enfants qui blémissent dans les ténèbres, de toutes les vierges vendues pour un morceau de pain, elle avait voulu l'hosannah de la joie universelle, la symphonie de la béatitude, le travail doux aux bras, doux à l'intelligence, la Communauté sublime de tous les efforts, l'ascension lumineuse des intelligences, la large terre enfin conquise par le genre humain avec un immense tres-saillement de paix, de fraternité, d'amour traversant les espaces. (Rosny, 1887, p. 245)

Enfin, une dernière catégorie de personnage, proche de la pensée de l'écrivain, intervient pour créer un équilibre apte à soutenir la thèse de l'auteur. Loin de promouvoir l'action directe, la propagande par le fait et malgré la fascination quasi scientifique qu'exercent les anarchistes chez Rosny aîné, le personnage en question représente la réflexion et l'étude, la tempérance et la nuance. Dans le cas du *Bilatéral*, le personnage d'Héliér va jouer ce rôle. Son propos liminaire est tout à fait significatif : « Et penser qu'il y a des multitudes de braves âmes comme vous qui ne voient que du blanc et du noir ! Rien que du blanc et du noir ! Eh ! citoyens, le complexe c'est du gris, toutes les nuances de gris. » (Rosny, 1887, p. 3)

Promoteur d'une pensée complexe, vision assez moderne développée par Rosny aîné lui-même dans nombre de ses écrits et, plus tard, dans les positions qu'il adopte à l'Académie Goncourt, le personnage d'Héliér, surnommé Le Bilatéral, conduit l'action. Pour le Bi⁴, ni rouge, ni noir ! Le commentaire fourni par le narrateur met l'accent sur une attitude bien éloignée d'un engagement purement manichéen : « Il s'élargissait, la voix lasse, ressassant l'absurdité du fanatisme, réclamant l'examen, le labeur cérébral, l'évolution, la bataille rationnelle contre les abus, et les écouteurs bisquaient de son abondance, de ses poses de philosophe. » (Rosny, 1887, p. 29)

Ce « froid négateur des religions révolutionnaires » s'impose tout au long du roman.

La même organisation se retrouve dans le roman des *Âmes perdues* de 1890 et dans *La Vague rouge* de 1907. Je ne retiendrai que quelques exemples pour ces deux romans.

Les personnages en débat passent au premier plan dans *Les Âmes perdues*. Abel Roland s'oppose à l'anarchiste Beyssières. Les deux personnages sont confrontés.

4. Rosny aîné sera lui-même ainsi nommé par certains de ses amis dans sa correspondance. Dans sa correspondance avec l'écrivain, Jean Ajalbert, lui-même académicien et proche de Rosny aîné, ne cessera de s'adresser à lui en ces termes.

Abel Roland, promis à une grande richesse, est conscient de la réalité : « Toute souffrance humaine déposait en lui sa lie ; ses fibres avaient la triste vibration du mal des autres. » (Rosny, 1899, p. 27)

Il voit avec affliction l'injustice du traitement judiciaire d'un malheureux anarchiste et, conscient de son propre destin, il éprouve un profond dégoût de lui-même. Sa révolte le ramène à lui-même dans une profonde détestation de soi. En face de lui, Robert Beyssières, petit employé aux écritures, se heurte également à l'injustice sociale. Rêvant d'écrire un livre inspiré de Kropotkine et de Grave, il est déterminé à agir : « Alors l'attentat reparut, clair et terrible, la soif de faire de l'épouvante, d'être un justicier et un annonciateur. Il vit l'engin roulant sur une foule, il hurle intérieurement : – Vive l'Anarchie ! » (Rosny, 1899, p. 76)

La narration s'organise alors dans l'alternance des deux itinéraires : l'un vers l'inexorable richesse que rejette Roland, l'autre vers l'inexorable attentat que fomentent Beyssières, deux manières au fond symétriques de réaliser le sentiment de révolte. Retourner la violence contre soi chez Roland, au point d'être tenté par le suicide, porter la violence contre autrui chez Beyssières. L'issue sera fatale à la conscience de Roland : il acceptera le legs ; la fin sera terrible pour Beyssières : il périra guillotiné.

En 1910, *La Vague rouge* opère un tournant dans la pensée de Rosny aîné. Paru à un moment-clé de sa carrière littéraire, le roman rompt avec la thématique de la révolte par la violence qu'il considère comme stérile. Dans *La Vague rouge*, le personnage porteur du discours auctorial apparaît sous les traits du syndicaliste. Précisons d'entrée que l'incipit du roman le rapproche immanquablement de *Germinal* de Zola :

C'était vers le crépuscule, en avril. Le soleil croulait sur la banlieue sinistre. Déjà rouge, il ouvrait une gueule de fournaise à la cime d'un peuplier, entre deux cheminées d'usine, hautes comme des clochers. Un homme s'arrêta sur la route près de Gentilly. Il considéra le paysage misérable et puissant, les fumées vénéneuses, l'occident frais et jeune comme aux temps de la Gaule celtique. Malgré les toits, les fourneaux, les cheminées, les dures fabriques, malgré les tramways, les automobiles et les locomotives, c'était, comme pour les premiers êtres, le mariage de la terre et du soleil, toute force puisée dans cet immense feu de l'espace : la forêt vierge et les grandes industries ne sont pas choses opposées, ce sont choses analogues. L'homme, levant la trique qu'il avait au poing, grommela : - Il faut en finir avec la houille. (Rosny aîné, 1910, p. 10)

Propre à l'écriture de Rosny aîné, ce début fait bien le lien avec les situations archaïques chères à l'écrivain qu'il développera à loisir dans ses romans de la Préhistoire, dits Romans des âges farouches. L'essentiel de la première partie de l'intrigue porte sur l'itinéraire de François Rougemont⁵. L'ouvrier-marcheur met en place une tactique révolutionnaire éloignée de l'activisme de Lesclide dans *Le Bilatéral* ou celui

5. La seconde partie du roman s'inscrit plus dans la veine des romans militaires proches de ceux de Lucien Descaves avec *Sous-Offs* (1889) ou d'Abel Hermant avec *Le Cavalier Miserey* (1887).

de Beyssières dans *Les Âmes perdues*. Il s'agit tout d'abord d'amener le peuple à l'idée révolutionnaire par la propagande : « Ainsi François Rougemont entreprenait dans son territoire de propagande cette fermentation vive, cette action directe qui sert ensemble l'intérêt immédiat des prolétaires et les façonne pour l'avenir. » (Rosny aîné, 1910, p. 171)

Action de grande ampleur, mais aussi interventions auprès des non-syndiqués, des ménagères, plus éloignées de l'idée révolutionnaire. Il s'agit ensuite pour lui de pratiquer ce qu'il appelle « les leçons de choses » :

À la période de propagande, Rougemont avait l'habitude de faire succéder ce qu'il appelait les leçons de choses. Elles consistaient à discipliner, à « épousseter et à écheniller » le district. Il fallait mettre à l'index les patrons qui se dérobaient aux engagements, en contraindre d'autres, menacer ou persuader les ouvriers marrons, pourchasser les jaunes, se porter au secours des grévistes, pousser les mécontents à la révolte ou au sabotage. Ces opérations se faisaient selon le hasard ou les circonstances. (Rosny aîné, 1910, p. 141)

Cette action est complétée par un travail plus ample, plus théorique : les cycles de conférences destinées à l'édification du peuple, à la manière du mouvement des Universités populaires, florissantes à cette époque. L'une porte sur l'idéal communiste et le syndicalisme, sorte d'hymne à la ferveur collective ; une autre, plus développée, soulève la question du sens de la révolution. Or, pour l'ouvrier relieur qu'est François Rougemont, la révolution doit rompre avec la violence au profit d'une théorie plus fine de l'évolution :

Oui nous sommes révolutionnaires, nous sommes aussi évolutionnistes. Et tout évolutionniste sait bien que c'est d'après la manière dont on le fait fonctionner que se transforme un organisme. L'adaptation n'est pas autre chose que l'ensemble des procédés par lesquels on se défend contre un milieu et par lesquels on en tire profit. Oui, camarades, nous sommes tous évolutionnistes ici, et l'évolutionniste peut s'approprier en conscience les deux proverbes : « À chacun selon ses œuvres » et « aide-toi, la nature t'aidera » ! (Rosny aîné, 1910, p. 217)

La résolution de la question révolutionnaire en réponse évolutionniste traduit bien chez l'auteur du *Bilatéral* une position bien éloignée du radicalisme politique.

Rosny aîné n'oublie pas non plus la condition féminine, propre à mettre en évidence la question sensible de la réaction, toute différente, mais non moins importante, à une forme d'oppression. Parmi les nombreuses héroïnes qui jalonnent l'œuvre, l'une d'entre elles – Caroline Monteil – donne l'exacte mesure de sa réaction personnelle. Dans *L'Indomptée*, roman paru en 1894, Caroline est une jeune médecin confrontée à la maladie et à la mort, mais aussi au pouvoir masculin dans le monde médical. Une phrase donne le ton de son itinéraire et porte aussi la marque des convictions profondes de Rosny aîné en matière morale, ce qui pourrait valoir pour bon nombre des romans de l'écrivain : « Aujourd'hui, après des années de déclin, il vient une heure

de synthèse, un “nœud” de détresse. Tout en elle proteste, récrimine, prononce le réquisitoire qui suit les longues enquêtes de l’âme. » (Rosny aîné, 1895, p. 2)

Le parcours de Caroline commence par l’épreuve de « mornes soirs de caverne ». (Rosny aîné, 1895, p. 21) Très vite, cependant, le personnage tente avec succès de s’émanciper du quotidien médical pesant. Pour elle, le sentiment de révolte apparaît comme un moteur de son action : « Dans les frais taillis de son être, le stoïcisme ne poussait pas sa dure écorce, mais l’âpre révolte, autre pôle de l’espérance – toute une feuillaison de courage, de sourde et filtrante mysticité. » (Rosny aîné, 1895, p. 12)

Il est intéressant de constater le rapprochement des deux termes « révolte » et « espérance » qui forment deux « pôles », moteurs de l’action. Le personnage de Caroline prend la révolte à bras-le-corps : elle choisit de lutter contre le « dangereux instinct du Sacrifice ». La colère qui en découle est propre à donner un sens à sa vie : « Elle en revenait colère. Elle se libérait, elle éloignait Gouria. Elle revoulait tout : choisir, procréer, être et avoir l’amour. Plutôt perdre le respect mais Être ⁶! » (Rosny aîné, 1895, p. 58)

En elle-même, Caroline réunit les différentes figures de la révolte en en donnant une caractérisation toute particulière : refus du don aveugle de soi, espérance, liberté.

Si la mise en récit du motif de la révolte s’inscrit d’abord dans l’organisation des personnages, le discours s’impose également assez nettement au sein d’une galerie de préfaces qui jalonnent un grand nombre de romans du début de la carrière de Rosny aîné. Ces préfaces permettent à l’écrivain de prendre la parole en son nom propre et de développer un discours fortement charpenté. Deux périodes organisent l’ensemble qui court de 1886 à 1910, c’est-à-dire jusqu’au moment de la publication de *La Guerre du feu* qui va instaurer un changement radical dans la perception de l’œuvre de Rosny aîné et de son frère Rosny jeune⁷.

D’une part, un ensemble de préfaces concerne la réflexion sur l’étape préalable et nécessaire à la révolte, celle de l’humiliation et de la soumission. La conscience de l’humiliation, de ce que Rosny nomme à plusieurs reprises « l’immolation » du personnage, s’exprime particulièrement dans les premiers romans. La préface de *Daniel Valgraive* affirme la recherche d’un roman de « la Bonne Humanité » sans toutefois concéder la moindre acceptation. Le propos se teinte parfois de virulence : s’opposant à « quelques Slaves qui veulent que la haute vertu soit dans l’effacement », l’auteur affirme :

Non, il ne faut pas tendre la joue gauche lorsqu’on a été frappé sur la droite.

Non, il ne faut pas être semblable aux petits enfants.

Non, il ne faut pas, lorsqu’on a la joie précieuse d’être né avec de hautes facultés, se condamner à devenir mougick⁸. (Rosny, 1891, p. VIII)

6. Le prince Gouria, amoureux de Caroline, est malade de la tuberculose. Sous son influence, Caroline choisit de s’éloigner de lui.

7. À partir de 1908, en effet, les deux frères décident de ne plus collaborer en écriture et choisissent une carrière individuelle sous les noms de Rosny aîné et Rosny jeune.

8. Passage se situant dans la préface. Notons que le mot « mougick » est ainsi orthographié.

La révolte, chez Rosny, crée même l'être supérieur, selon lui. C'est précisément ce qu'il va développer dans un article de 1903, paru dans *La Renaissance latine*⁹, revue éphémère parue entre 1902 et 1905, dirigée par Louis Otero puis par Constantin de Brancovan. Intitulé « La morale de l'esclave », l'article de Rosny opère une relecture de la dialectique du maître et de l'esclave en insistant sur la force finale de l'esclave, tout en complexifiant le propos ; il fustige également la morale chrétienne en soulignant que la complexité du monde appelle une complexité de la pensée :

La lutte n'en sera pas moins vive [...] Plus sensitifs [sic], plus accessibles [sic] à mille nuances, plus complexes enfin dans un monde plus complexe, le formidable éperon de la nécessité, pour s'être reporté sur des phénomènes moins bruts, ne cessera pas d'exciter les hommes à dépenser leurs énergies et à se dépasser eux-mêmes... (Rosny aîné, 1903, p. 120)

Il s'agira bien là de donner à la révolte une vertu importante propre à affronter la complexité du monde.

D'autre part, un autre ensemble de préfaces accompagne les romans sociaux dans leur dimension politique. En témoigne la préface des *Âmes perdues*. Dans ce texte liminaire, Rosny aîné part d'une réflexion sur le sacrifice :

Et, dans une certaine mesure, tout sacrifice trop brusque, trop violent, à des croyances abstraites, tout acte capable de gêner notre bonheur, d'affaiblir notre énergie, apparaissent nuisibles. On peut dire que, toujours, il sera préférable de se consacrer paisiblement et fermement à ce que croit la justice. Brûler ses vaisseaux peut être un acte admirable chez un conquérant : ce n'est qu'une folie chez un socialiste. (Rosny aîné, 1899, p. 3)

Dans les propos de Rosny aîné, il semble que la dimension politique soit nettement subordonnée à la question de la morale. Altruisme et solidarité forment deux pôles essentiels des « âmes perdues » ou plus exactement de celles qui parviennent à survivre. Dans le texte même de la préface – une toute petite dizaine de pages – l'écrivain passe ainsi du bouleversement social à la « révolution morale » puis à la « science morale » (Rosny aîné, 1899, p. 13-14) au cœur du fonctionnement humain. L'auteur ajoute : « La morale exerce sur nous une fascination tout instinctive ; elle nous est une curiosité incessante, un goût ardent. Et c'est naturellement que nous la recherchons comme élément de beauté et de beauté dramatique. » (Rosny aîné, 1899, p. 8)

Pour Rosny aîné, en effet, le programme devient clair : ses romans, dans leur diversité et leurs perspectives traduiront clairement le fait que la Bonté morale ne peut se réduire au Renoncement :

9. La revue publiera un des romans de Rosny, *Les Femmes de Setné*, alors publié sous le pseudonyme d'Enacryos.

Il faut en faire, au rebours, une source de noble ambition et d'incomparable éducation esthétique et philosophique, nier résolument le sacrifice comme base, affirmer que nul être ne doit systématiquement abaisser ou effacer, et avec lui ses précieuses qualités d'énergie, de spontanéité et de complexité. (Rosny, *L'Impérieuse Bonté*, s.d. 1888, p. IX)

Il est assez singulier, en définitive, d'observer avec quelle constance Rosny aîné impose sa marque dans une réflexion sur la question de la révolte et, par voie de conséquence, de la lutte. Saisie dans sa dimension individuelle, puis éminemment sociale, elle se traduit par un retour fréquent dans les romans sociaux. Tantôt présentée comme une réaction face à l'humiliation, tantôt présente comme moteur des luttes sociales, la révolte et bientôt la perspective de la révolution montrent combien ces motifs irradient l'œuvre romanesque de Rosny aîné. Toutefois, l'un des derniers romans pris comme exemple a bien montré que la perspective adoptée en dernière analyse par les personnages et par Rosny aîné en arrière-plan, prenait très souvent une coloration évolutionnisme plus que purement révolutionnaire.

Il en va de même pour le discours d'accompagnement de ces romans dont on pourrait multiplier les exemples. Les nombreuses préfaces, parfois longuement développées, constituent comme un discours d'escorte martelant, s'il en était besoin, l'importance de l'engagement dans l'action tout autant que la réaction individuelle et collective.

Dans l'esprit de Rosny aîné, la révolte apparaît donc comme un moment de l'évolution du personnage. Elle est aussi, dans le premier temps de l'œuvre romanesque de l'auteur, comme un élément essentiel de l'identité humaine.

RÉFÉRENCES

- Rebérioux, M. (1983). Le Socialisme français de 1871 à 1914. Dans J. Droz (dir.), *Histoire générale du socialisme*. Paris : Presses universitaires de France.
- Rosny, J.-H. (1866). *L'Immolation*. Paris : Albert Savine.
- Rosny, J.-H. (1887). *Le Bilatéral, roman de mœurs révolutionnaires*. Paris : Albert Savine.
- Rosny, J.-H. (1888). *Marc Fane, roman parisien*. Paris : Librairie moderne, Maison Quantin.
- Rosny, J.-H. (s.d. 1888). *L'Impérieuse Bonté*. Paris : Librairie Plon.
- Rosny, J.-H. (1891). *Daniel Valgraine*. Paris : Alphonse Lemerre.
- Rosny aîné, J.-H. (1895). *L'Indomptée*. Paris : Léon Chailley.
- Rosny aîné, J.-H. (1899). *Les Âmes perdues*. Paris : Bibliothèque Charpentier.
- Rosny aîné, J.-H. (1903, 15 janvier). La Morale de l'esclave. *La Renaissance latine*.
- Rosny aîné J.-H. (1910). *La Vague rouge roman de mœurs révolutionnaires. Les syndicats et l'antimilitarisme*. Paris : Plon-Nourrit et Cie.

RÉSUMÉ : Au tournant du XIX^e siècle, Rosny aîné est un écrivain connu pour avoir participé au Manifeste des Cinq en 1887 et avoir écrit une série de romans marqués par l'évocation de la révolte, un thème souvent présent dans ses romans sociaux :

Le Bilatéral, mœurs révolutionnaires en 1887, *Les Âmes perdues* en 1899, *La Vague rouge, roman de mœurs syndicalistes* en 1910. Derrière des intrigues « variables en intérêt », l'auteur s'attache à analyser ce qui fait débat en son temps : questions sociales, situations politiques. Les personnages qu'il met en scène dans ses récits se révoltent contre une situation personnelle. Ils s'opposent à certains aspects de la société et sont porteurs de message. Ils apparaissent aussi dans leur révolte, signe de leur liberté. Outre les romans, il y a de nombreuses préfaces qui introduisent les arguments de l'auteur et sa réflexion sur la révolte. Des préalables nécessaires à la révolte (humiliation et soumission) à la dimension politique et morale de celle-ci, les préfaces nourrissent un « discours d'escorte » sur la révolte. Ainsi romans et préfaces contribuent-ils à mettre au jour l'importance d'un motif donnant du sens à l'œuvre de Rosny aîné.

Mots-clés : Rosny aîné, roman, sacrifice, révolte, préface, héros, liberté

Revolt, Revolution, Evolution. Notes on the Social Novels of Rosny aîné

ABSTRACT: At the turn of the 19th century, Rosny aîné was a writer known for his participation in the Manifeste des Cinq in 1887, and for writing a series of novels marked by the evocation of revolt, a theme often present in his social novels: *Bilatéral, mœurs révolutionnaires* in 1887, *Les Âmes perdues* in 1899, *La Vague rouge, roman de mœurs syndicalistes* in 1910. Behind the plots, which 'vary in interest', the author sets out to analyse what was being debated at the time: social issues and political context. The characters he portrayed in his stories rebel against their personal situation. They oppose certain aspects of society and send out a message; their rebellion is also a sign of their freedom. In addition to the novels, there are many prefaces that introduce the author's arguments and reflections on revolt. From the necessary preconditions for revolt (humiliation and submission) to its political and moral dimensions, the prefaces provide an 'accompanying discourse' on revolt. In this way, the novels and the prefaces help to reveal the importance of the motif that gives meaning to the works of Rosny aîné.

Keywords: Rosny aîné, novel, sacrifice, revolt, preface, hero, liberty